

L' *Elégie de Wolfisheim*¹ évoque un retour du poète Maxime Alexandre sur lui-même, jusqu'à la source cachée de son inspiration, à travers des images de son paradis d'enfance liées à sa langue première, l'alsacien, puis l'allemand, celle de la découverte sensorielle du monde dans le jardin familial de Wolfisheim. Le poème est un retour à cette langue du cœur, faite d'émotions et de sensations, mais dont le sens des mots n'appelle pas de grammaire, contrairement aux langues de culture écrites, l'allemand et le français, auxquelles seront confrontés Maxime Alexandre et Claude Vigée au cours de leur jeunesse alsacienne. Ils auront tous deux à découvrir le principe de réalité de la langue officielle de l'époque : l'allemand qu'enseigne de façon intransigeante l'instituteur au jeune Maxime et le français d'autre part, que Claude découvre à l'école.

L'apprentissage de l'allemand, proche de son dialecte germanique, se fait néanmoins plus en douceur pour Alexandre que celui du français pour l'écolier de Bischwiller. Les deux poètes dialectophones sont en effet confrontés dès leur plus jeune âge à la langue administrative et culturelle écrite, enseignée à l'école du village, langue imposée également par les vicissitudes de l'Histoire auxquelles la région sera soumise. C'est ainsi qu'ils se trouvent tous les deux, malgré la différence de génération, soudain exclus de ce jardin d'éden où s'épanouissaient librement les sonorités dialectales, comme les fleurs du jardin de Wolfisheim. Car « C'est à Wolfisheim, dans le ruisseau de Wolfisheim que coulait le lait et le miel »² pour le petit Maxime.

Ce paradis terrestre, « refuge d'Adam et d'Eve », était effectivement traversé par un ruisseau ; la métaphore de l'eau, très présente dans l'*Elégie*, débouche, comme dans le Ried natal de Vigée, sur une vision élargie du Rhin et de ses environs. Le huis-clos natal ouvre forcément à une dimension plus vaste du monde. Le dialecte d'Alexandre s'enrichira par la suite de mythes et légendes du romantisme allemand, sources d'inspiration fécondes pour son imagination créatrice, comme en témoigne le foisonnement de personnages virtuels dans le poème (telles ces « pucelles dans leur tour »³). Le charpentier Esslinger quant à lui bien réel, n'est-il pas l'exemple même de l'être errant arraché à ses racines territoriales et linguistiques, auprès de qui Maxime, devenu adulte, se ressourc encore, à l'instar d'un rêve au présent éternel : « l'odeur que j'y respirais est toujours neuve »⁴.

C'est aussi dans la musicalité de la langue allemande que le poète redécouvre tardivement le sens des mots originels, même s'il ne dispose que de peu de noms de fleurs, « les sensations par contre qu'elles font

1 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu*, Langue et culture régionales, dossier réalisé par Bernard Bach, Cahier n°12, C.R.D.P. Strasbourg, Istra, 1^{er} trimestre 1989, pp. 50-54.

2 *Ibid.*, p. 52.

3 *Ibid.*, p. 52.

4 *Ibid.*, p. 54.

naître [...] sont innombrables.⁵ ». « C'est le grand, le vrai jardin de Wolfisheim qui s'ouvre⁶ » à lui dans le rêve qui fait ressurgir la puissance expressive de sa langue première. Dès la prime enfance donc, le poète brosse les contours de son univers créateur. Lorsqu'il rêve d'un sapin, affirme Alexandre, il s'agit du premier sapin aperçu ; d'une cascade, c'est toujours la même cascade dont on lui a révélé le nom lorsqu'il avait quatre ans.

Le mot originel donne déjà tout son sens à l'œuvre future.

- 60 -

A l'heure où la parole se forme dans la bouche,
J'ai vu le premier soleil, le premier nuage.⁷

Or chaque langue pose les fondements d'une culture bien définie et unique. C'est la langue allemande que Maxime Alexandre portera d'abord en lui, celle qui façonnera son identité première (jusqu'en 1914). Puis chassé de ce paradis par l'intrusion de l'Histoire avec la première guerre mondiale, il découvre la difficulté de s'approprier une langue nouvelle ; il ne se considérera d'ailleurs jamais comme un véritable auteur bilingue⁸ (tel que l'écrivain Goll qui maîtrisait simultanément les deux langues d'écriture, le français et l'allemand). « Les mots ont une mémoire, où l'on devrait retrouver la vie de ceux qui les ont prononcés, leurs désirs, leurs rêves et leurs aventures. L'histoire, c'est-à-dire la destinée, des Allemands étant différente de celle des Français, les mots des uns comparés à ceux des autres, n'ont jamais un sens identique »⁹ écrit Alexandre dans son *Journal* (1951-1975). D'où la difficulté de la traduction aussi. Un même mot, comme par exemple le romarin (« Rosmarin » en allemand) évoquera des associations différentes d'une langue à l'autre¹⁰, constate-t-il.

A partir de 1925, Alexandre choisira librement le français comme langue d'écriture et se passionnera pour l'écriture automatique chez les surréalistes. La part de l'alsacien dans l'*Élégie*¹¹, tout comme dans son œuvre poétique, est extrêmement ténue, mais elle suscite encore des images prégnantes de son éden natal, même s'il lui aura fallu, à regret, « désapprendre » la langue de l'enfance pour se consacrer pleinement et passionnément à son œuvre en français. Il redécouvrira néanmoins cette langue maternelle dans cette élégie, qui mêle le lointain souvenir chantant de comptines allemandes, de noms d'amis d'enfance, « 's Kättel un 's Bärwel/'s Bärthel un's Margrittel,/'s Emilie un's Marickel. »¹² ; de fêtes, de fleurs et de fruits éparés dans l'univers rural et riant de ses premières années, en faisant néanmoins le triste constat : « Je n'ai plus rien appris depuis l'enfance. Quelques images qui m'en restent sont tout ce que je possède »¹³, alors qu'il s'agit là

5 *Ibid.*, p. 54.

6 *Ibid.*, p. 54.

7 *Ibid.*, p. 54.

8 Aimée Bleikasten compare aussi Alexandre et Arp, dans : *Maxime Alexandre, Au miroir des mots, Poèmes allemands (1919-1951)*. Strasbourg : Bf éditions, 1996.

9 Maxime Alexandre, *Journal (1951-1975)*. Paris : Librairie José Corti, 1976, p. 48.

10 Maxime Alexandre, *Durst und Quelle, op.cit.*, pp. 138-139.

11 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit.*, pp. 50-54.

12 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit.*, p.53.

13 *Ibid.*, p. 54.

d'un véritable trésor intime dans lequel le poète peut encore puiser, tel un enfant, sans intermédiaire, dans l'immédiateté du vécu qui ne s'est pas encore figé. « Les mots ne servent pas uniquement à désigner les choses, ils sont aussi une initiation aux choses. Le poète serait donc un adulte qui aurait réussi à sauvegarder la relation qu'un enfant a avec la langue. »¹⁴. L'enfant crée en quelque sorte la poésie : ce « spectacle dont » il est « le metteur en scène, la troupe et le spectateur »¹⁵.

Ruisseau de Wolfisheim, je veux me cacher dans tes roseaux.
Parmi les iris jaunes...¹⁶

Le moi lyrique imagine aussi dans l'*Elégie de Wolfisheim* un futur utopique, une marche vers le bonheur où disparaîtraient les clivages du passé, à l'image du poète qui parvient à concilier dans son poème les antagonismes vécus au plus jeune âge et à l'heure des choix décisifs d'écriture.

Claude Vigée retrouvera également la vitalité de son dialecte et toute la richesse de son oralité qui nourrira son œuvre tardive, grâce à cette nouvelle littérature du souffle. C'est en lui que celle-ci puise sa cohérence, force et religiosité. L'enfant alsacien n'est donc pas mort dans le cœur de ces deux grands auteurs de la littérature française, même s'il leur aura fallu faire d'énormes concessions tout au long de leur carrière littéraire et au fil des pages de l'Histoire, dans le chaos des différents modes d'expression, l'antagonisme des cultures et la réception de leur œuvre auprès des lecteurs. Claude Vigée réussira finalement à réaliser ce qu'Alexandre avait pressenti très tôt dans le microcosme de son jardin : faire émerger la source secrète de la langue originelle dont le poète garde toute sa vie la nostalgie, voire le regret chez Maxime Alexandre. Cette source cachée de l'enfance contient en fait toute l'énergie de l'œuvre future.

Alexandre semble en effet regretter de n'avoir gardé en lui que trop peu de mots de ce temps-là, qui font néanmoins surgir en lui, par bribes et grâce à leur poésie intrinsèque révélée par le rêve, d'innombrables sensations, toujours renouvelées. « Une source cachée sous la mousse me rendait mes forces mythologiques »¹⁷ : sa mythologie personnelle existait donc bien avant sa découverte passionnée du français. Sa langue première aura été celle que pratiquait l'instituteur de Wolfisheim évoqué par le moi lyrique de l'*Elégie* : « Si j'ai été heureux à l'école une seule fois dans ma vie, pendant un an et demi en tout et pour tout, c'est à vous, Monsieur l'instituteur rural, que je le dois. »¹⁸ A partir de 1952, ce sera la résurgence de l'allemand dans son œuvre poétique, comme en témoigne son recueil *Durst und Quelle*¹⁹.

Vigée, pour sa part, puise à la source de son dialecte toute la vitalité qu'il va insuffler à sa langue française d'écriture, tout en réussissant parallèlement à transmuier son alsacien en une véritable littérature du souffle : « Dans la mesure où chez Vigée le français commence à être régénéré par le dialecte, celui-ci

14 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie-Poesie des Unverhofften, Studien zur Dichtung von Claude Vigée*, dans : *Maxime Alexandre et Claude Vigée : Réflexions théoriques sur leur bilinguisme littéraire* (traduction par Dorothee Hofer). Hambourg : Lit Verlag, 2007, p. 134.

15 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit.*, p. 53.

16 *Ibid.*, p. 53.

17 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit.*, p. 52.

18 *Ibid.*, p. 51.

19 Maxime Alexandre, *Durst und Quelle, op. cit.*

commence aussi peu à peu à pénétrer dans la sphère littéraire. Plutôt que de se limiter à animer de son souffle la littérature francophone de Vigée, il se manifeste lui-même comme littérature du souffle »²⁰. Alors que « pour Alexandre, le dialecte ne joue qu'un rôle très marginal, il s'est placé chez Vigée au centre de son esprit. D'autre part le haut allemand ('Hochdeutsch') outil réel de création poétique chez Alexandre, devient paradoxalement chez Vigée une sorte de langue étrangère familière »²¹.

Contrairement à Maxime Alexandre, qui le pratiquait aussi à Wolfisheim, le judéo-alsacien conduit Claude Vigée à affirmer littérairement et revendiquer pleinement son identité juive alsacienne, au-delà du chaos des langues vécu de plein fouet par ces deux générations d'écrivains. « [...] il a fallu que je vive comme si je sortais de la page d'un livre d'histoire »²² constate Alexandre : ainsi se résume le destin de ces grands auteurs alsaciens de langue française, qui l'auront apprise comme langue étrangère. Vigée gardera toujours un certain scepticisme par rapport à la langue française, qu'il exprimera déjà en tant qu'adolescent, au cours de discussions à la sortie du lycée Fustel de Strasbourg, au professeur de lettres Alexandre :

Contre l'esprit joueur, fantasque et virevoltant de Maxime, je luttais pied à pied pour ma personnalité, [...] trouvant Goethe plus ouvert au message de la bouche d'ombre, plus attentif aux puissances démoniques que l'auteur de *l'Amour fou*. Les disciples d'André Breton étaient trop vite satisfaits, à mon gré, dans leur quête du « Mystère » ; en poésie, je partageais alors les préventions de Baudelaire contre la fantaisie des funambules, à laquelle il m'avait appris à opposer « l'imagination créatrice » véritable, « la reine des facultés ».²³

Et il continue : « Maxime s'indignait de mes blasphèmes contre l'esprit aérien d'Ariel, il défendait l'idole contre mes attaques de petit Caliban agrippé à son écorce natale, à sa motte d'argile adamique. »²⁴

Il s'agit là d'une opposition fondamentale entre les deux poètes, pourtant enracinés dans le même terroir et toujours prêts à se ressourcer dans la langue de leur enfance. Mais c'est par le rêve, qui fait ressurgir et libère la parole de l'enfance, qu'Alexandre opère avec nostalgie le retour à ses origines ; dans « *Naissance du Poème* », il écrit : « Je me vois, dans le jardin où j'ai passé l'enfance, couché au bord de la rivière, bercé par le susurrement d'un insecte, le glissement égal de l'eau. »²⁵, où le taquine sa muse : « La première fois que j'avais rencontré, dans le jardin qui représentait pour moi l'éden, celle qui me fait encore aujourd'hui trembler et rougir, elle s'était présentée sous la figure d'une enfant câline »²⁶, paradis qu'il considère dès l'âge de seize ans comme définitivement perdu.

20 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie-Poesie des Unverhofften, Studien zur Dichtung von Claude Vigée, dans : Maxime Alexandre et Claude Vigée : Réflexions théoriques sur leur bilinguisme littéraire (traduction par Dorothee Hofer), op. cit., p.139.*

21 *Ibid.*, p. 140.

22 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit., p.51.*

23 Claude Vigée, dans *Maxime Alexandre vu par ses amis, Le cinquantenaire du surréalisme/Gnomon*. Paris : Editions H. Fagne, 1975, p. 83.

24 *Ibid.*, p. 83.

25 Maxime Alexandre, *Circonstances de la Poésie*. Mortemart : Rougerie, 1976, p. 7.

26 *Ibid.*, p. 10.

Le Herr Lehrer m'est apparu en rêve :

- C'est ça le petit Alexandre ? a-t-il dit, mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? Regardez ces rides autour de la bouche, cette peau fripée, ces yeux tristes ! Est-il possible que ce soit lui ?

Et moi en l'écoutant, je pleurais, je pleurais...²⁷

Alexandre oscille dans son élégie entre la tristesse d'avoir perdu sa source intérieure et la joie de la retrouver.

Vigée sera aussi contraint de quitter précipitamment sa région natale, à l'âge de dix-huit ans. Son dialecte bischwillerois ne le quittera pas et l'immunisera fidèlement contre l'adversité de l'Histoire, à laquelle il se trouve confronté en tant que juif face au fléau du nazisme et dans l'exil. L'alsacien, dont il sait préserver la vitalité,²⁸ reste « sa boussole intérieure »²⁹. C'est dans son Ried natal bien réel, parcouru à vélo, enfant, dans toute sa dimension géographique, mais surtout dans sa « boue adamique », évoquée dans le poème *Soufflenheim*³⁰ que se ressourcent constamment la poésie de Claude Vigée. La pluie de novembre en Alsace, dans laquelle il aura baigné,³¹ rejoint la lumière dont le poète s'imprègne plus tard à Jérusalem,³² expériences sensorielles immanentes certes, mais qui en se conjuguant, confèrent à sa poésie tout son souffle spirituel.³³

L'alsacien est pour Vigée son premier hébreu. En retrouvant son dialecte en tant que langue poétique, il retrouve en même temps sa judéité dans sa dimension religieuse. Le Maxime Alexandre de l'*Élégie de Wolfisheim* et Claude Vigée renouent avec la source souterraine alsacienne de leur profonde inspiration poétique. Ce retour demeure douloureux pour Alexandre, qui reste tiraillé entre deux langues, alors que pour Vigée, cette source est au cœur même de sa création littéraire dans deux langues, à laquelle elle donne tout son souffle.

27 *Maxime Alexandre, sans feu ni lieu, op. cit.*, p. 54.

28 Voir notamment : Claude Vigée, *Les Orties noires*. Paris : Flammarion, 1984 et *Le feu d'une nuit d'hiver ; Chantefable*. Paris : Flammarion, 1989. Nouvelle édition, augmentée : *Le sentier du futur, qui mène à l'origine*. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018.

29 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie - Poesie des Unverhofften*, dans : *Maxime Alexandre et Claude Vigée, op. cit.*, p. 143.

30 Claude Vigée *L'homme naît grâce au cri*, poèmes choisis 1950-2013, édition établie, présentée et annotée par Anne Mounic. Paris : Seuil/Points, 2013, pp. 193-194.

31 Claude Vigée, *Du Bec à l'oreille*, E Velodür durich's Heiliche Land. Strasbourg : La Nuée Bleue, 1977, pp. 82-85, « Üs denne Velofahrt im Râje, durich de Grieser un de Märiedaaler Wald havo speeter alli mini Gedichtle erisgfüschf ».

32 « L'averse de l'aube sur Jérusalem aujourd'hui, est aussi proche, aussi insaisissable, que la pluie de campagne, jadis, en Alsace ». Claude Vigée, *Un panier de houblon*. Paris : J.-C. Lattès, 1994, p. 26.

33 Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie - Poesie des Unverhofften*, *Studien zur Dichtung von Claude Vigée*, dans : *Heimat, unsichtbar. Zum Heimatbegriff von Claude Vigée, op. cit.*, pp. 208-211.

peut être

- 64 -

